

De la misère au succès : Henri Dès raconte sa vie

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **6 (1976)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829915>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

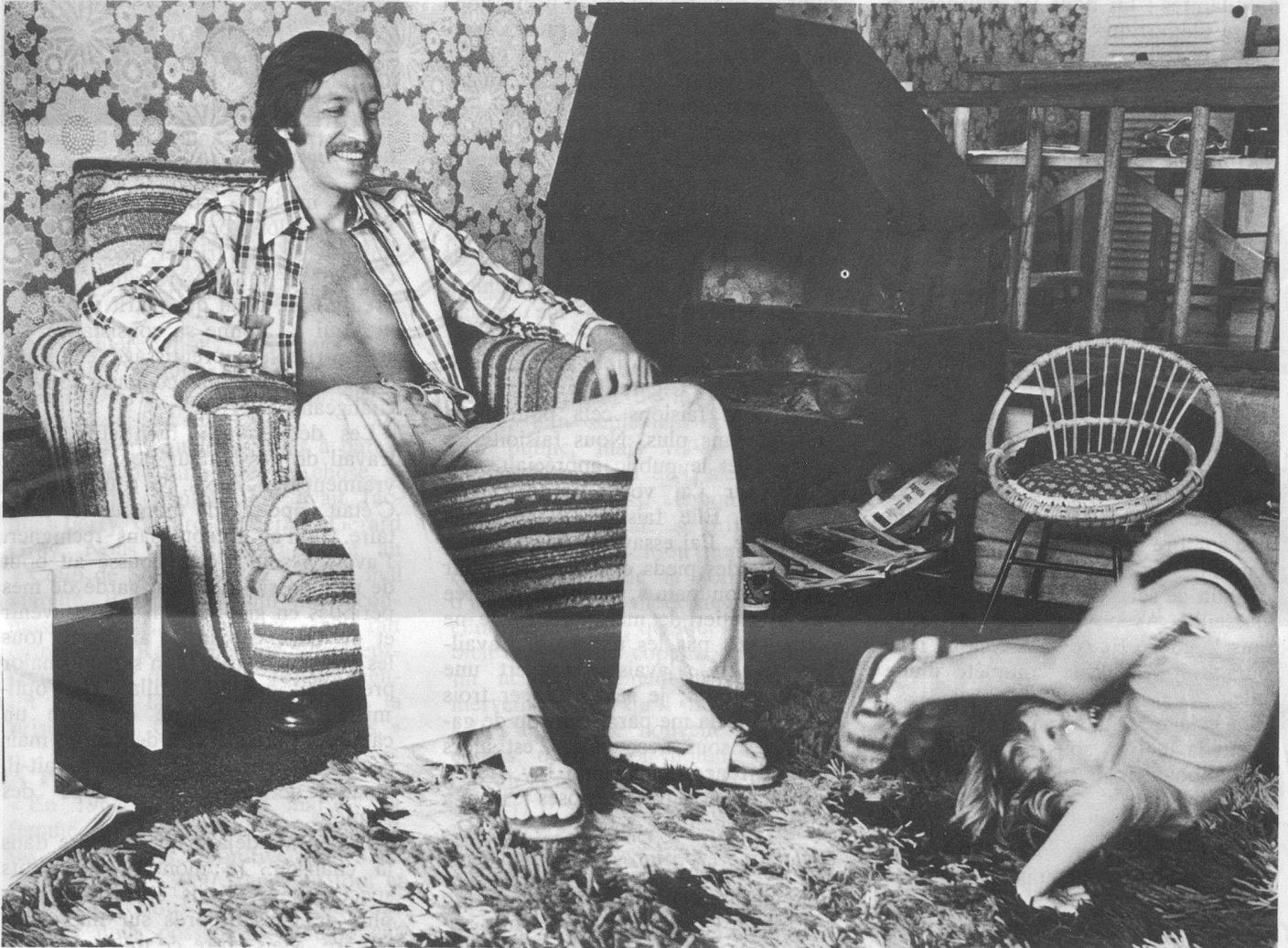
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

De la misère au succès

HENRI DÈS

raconte sa vie



Le phénomène Dès... Je l'ai rencontré près de Paris, dans une maisonnette de brique et de bois, sous les arbres. Un étang à grenouilles est tout proche. La tendresse des bouleaux abrite des fleurs éclatantes. Je suis chez Henri Dès.

Chacun sait qu'il chante, et qu'il chante bien. Il chante ses propres chansons, paroles et musique. Il fait tout lui-même puisqu'il est son propre producteur et éditeur. C'est bigrement courageux.

Tout le monde connaît la longue et mince silhouette de l'artiste, sa moustache rousse, son profil pointu et son sourire qui exprime une grande gentillesse. Poète, musicien, interprète.

Le tout dans la même peau. Ajoutez à cela le bon père de famille, le sportif, le chic type. Un phénomène, quoi ! Sa réussite (une trentaine de disques dont six albums), Dès ne la doit qu'à son talent, à son amour du travail figolé.

Pas de scandale, pas de vie secrète, pas de combine. La brosse à reluire est un objet qui n'est utile qu'à ses chaussures. Il ne fait la cour à personne et personne ne l'a jamais vu chercher à plaire aux patrons des grandes salles. Il fait ce qu'il aime faire, ce qu'il a appris à bien faire. Il a eu un dur apprentissage. Il a connu la misère, la faim, la solitude. Cela faisait partie d'un programme qu'il avait librement choisi.

Décider d'être artiste à Paris quand on est Vaudois, sans coup de pouce et sans fric, avec pour tout bagage le sens du rythme, celui de la mélodie et l'amour de la poésie, c'est somme toute jouer avec la mort ; une sorte de roulette russe...

Le cœur plein de fraîcheur

Etre Suisse, ça ne signifie pas grand-chose à Paris, il faut bien l'admettre. Un Suisse bourré de talent réussira beaucoup plus difficilement chez les Français qu'un Français qui n'en a guère, chez les Suisses. Cette affirmation, je l'assume, parce que Dès, généreux, rayonnant et modeste, ne la partage pas. Il est incapable d'une parole acide, et l'envie, la jalousie,

sont choses qu'il ignore. Il se réjouit de la réussite d'un copain comme s'il s'agissait de la sienne propre. Il ne cherche pas la fortune, mais il reçoit les applaudissements avec joie, parce qu'il y voit le salaire du travail bien fait. Lui qui ne fait jamais anti-chambre, qui ne s'en va pas frapper aux « bonnes » portes, qui ne se montre pas chez les snobs ni dans les mondantés ; lui dont les journaux à tirage pléthorique — parce que, souvent, ils flattent le mauvais goût du public — ne parlent pas ; lui enfin qui va son bonhomme de chemin, le cœur plein de fraîcheur et l'esprit fourmillant d'idées, cet homme-là est demandé partout. Certainement parce qu'il apporte quelque chose de sain et de beau. On le demande en Bretagne, en Corse, en Suisse, en Belgique, au Canada. Après les galas, il se hâte de revenir chez lui, dans la maisonnette de bois et de brique, retrouver sa femme Marie-José et ses deux gosses, Pierrick, six ans, et Camille, 9 mois.

Alors Dès s'enferme dans son grenier et travaille. Paroles, musique ; guitare, magnétophone. Puis il va s'étendre dans l'herbe, et son regard bleu sombre grimpe le long des troncs blancs des bouleaux à l'assaut du ciel. Demain ce sera Genève, ou Liège, ou Marseille. Avec vingt-cinq chansons dans le cœur. Et ce sera comme toujours : le trac et la conquête d'une salle.

Tout cela n'est pas venu tout seul. Avant la maison sous les arbres, il y eut les bouches de métro et les bancs publics.

« J'aimais la musique »

— Pourquoi avoir choisi ce nom de Dès ?

— Je m'appelle Destraz. C'était trop long : j'ai coupé le nom en deux. Henri Dès est né à Renens il y a

trente-six ans. Son père était masseur-pédicure. Sa mère, veuve depuis dix-huit ans, tient toujours un salon de coiffure-manucure à la rue de Bourg, à Lausanne. Henri a une sœur, Nicole, secrétaire d'un rédacteur en chef lausannois.

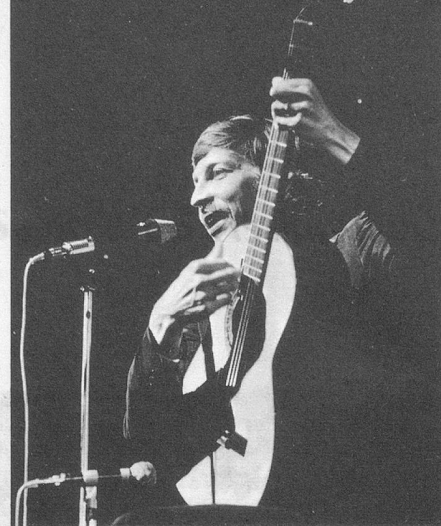
A l'école, le « petit » ne récolte guère de lauriers : « Ne sachant que faire de moi, mes parents m'avaient fait subir les tests d'orientation professionnelle. Résultat : ni intellectuel, ni manuel. Alors, je me suis laissé glisser dans le dessin technique. Je m'ennuyais terriblement. Très instable, je ne savais pas où poser mes fesses. Mais j'aimais la musique. Avec des copains, on achetait des partitions et on se propulsait, pour rigoler, à des soirées-croquets. Le premier recevait un prix. Le dernier aussi : de consolation. Je sortais régulièrement l'avant-dernier, et cela me rendait furieux. Je chantais alors du Béart : « C'est le plus beau jour de ma vie », ou du Clay : « Cigarettes et whisky... » Bref, nous faisons cela pour nous amuser, sans plus. Nous faisons les zouaves, et le public appréciait.

» Un jour j'ai voulu imiter Dany Oberson. Elle faisait ses chansons elle-même. J'ai essayé et ça a donné : « Je fais des pieds et des mains pour gagner mon pain », chanson inspirée par le métier de mes parents. Je ne connaissais pas les notes ; je travaillais au pif. J'avais découvert une vieille guitare ; je savais pincer trois accords. Cela me paraissait fou de gagner des sous avec ça... C'est alors que j'ai rencontré Roland Jay. Il m'a appris beaucoup de choses ; il m'a appris le métier... »

Pas de tricherie

Belle phrase que celle-ci ; belle phrase qui est du Dès tout cru : « Il m'a ap-

Les Dès chez eux, sous les arbres. Pierrick, Marie-José et Henri.



Dès sur scène.

pris le métier. » En d'autres termes : « Je lui dois beaucoup. » Dire ce qui est, ne pas tricher, reconnaître... Ce qui va suivre sera aussi un apprentissage, celui qui pétrit son homme, qui lui donne sa consistance. Le seul véritable apprentissage, celui que dispense la vie aux couleurs souvent changeantes.

« Les débuts, oui, bien sûr... Mon travail de dessinateur ne m'apportait vraiment rien. Alors, j'ai tout plaqué... C'était l'époque de mon service militaire. Je l'ai accepté sans rechigner. J'avais besoin d'être poussé au bout de mes possibilités. J'ai gardé de mes périodes en gris-vert un bon souvenir et de vrais copains. J'ai digéré tous les sales moments. Mon sergent-major prétendait que je distillais de l'optimisme. Je rêvais de conduire un camion. J'ai fait une demande, mais ce sacré optimisme qui, paraît-il, émane de moi, m'a coupé des camions...

» Je pensais déjà à une carrière dans la chanson. Je montais des petits spectacles et j'avais appris à pincer plus de trois accords sur ma vieille guitare. Mais entre ce qu'on imagine et ce qui est, il y a un mur énorme... »

Sur les grilles du métro

« En 1960, après mon service, je suis parti pour Paris. Seul. Pour essayer... J'y suis resté quatre mois. Pour manger, j'ai « fait la manche », chanté aux terrasses des cafés, couché sous les ponts ou sur les grilles du métro. Je récoltais des piécettes. Un 14 juillet, avec un copain qui m'accompagnait, nous avons vidé nos poches, histoire de faire nos comptes. Il nous restait un franc et soixante centimes. Nous étions prêts à accepter n'importe quel travail. Il nous arrivait de piquer des pêches ou des pommes aux Halles. Nous avions aussi une technique qui consistait à mendier des cigarettes après avoir chanté sur un banc.



» Puis, avec des camarades, on a formé un semblant d'orchestre. Les gens lançaient leur pièce dans un grand parapluie noir. Ce fut une bonne expérience, mais elle ne pouvait durer éternellement. J'ai fait du porte-à-porte. Je vendais des savonnettes. Plus tard, des journaux de famille. Mon baratin était au point, mais souvent on me claquait la porte au nez. Nous jouions et chantions aussi dans des bistrotts. Chez un Arabe, notamment, qui nous offrait un couscous par soirée.

» Ces mois écoulés, je suis rentré en Suisse où j'ai sonné aux portes pendant plus d'une année pour vendre « Tintin ». Je suis aussi devenu garçon livreur d'une teinturerie. Je conduisais une camionnette. J'ai arraché une portière et fait péter le radiateur. On m'a remercié. Avec un certificat... »

La charnière ; nous y sommes. Une lueur dans le tunnel, un tunnel dans lequel Dès a fait ample provision d'expériences, d'émotions.

« Nous étions quelques amis à partager l'envie de faire quelque chose, si possible de chanter. Il y avait Jacques Ferry, Gérard Depierraz, Gérard Gray. Nous avons tous chanté au « Coup de Soleil », et ça n'a pas mal marché. Roland Jay, qui me reconnaissait certaines qualités, m'a fait entrer à la Radio comme opérateur-récupérateur de bandes. Je suis bientôt passé à la programmation, à la prise de son. Cela a duré deux ans. »

A Paris, définitivement

« En 1964, je me suis marié. Ma femme et moi sommes venus nous installer à Paris, définitivement. Sans grand argent : 3000 francs en tout et pour tout. Nous avions vendu tout ce que nous possédions, notamment la petite voiture de Marie-José. Ma carrière était décidée ; je disposais de bases solides grâce à Jay. Nous avons loué une chambre de 9 m² à Boulogne-Billancourt. La fenêtre donnait sur la rue et nous voyions passer d'interminables cortèges d'ouvriers de chez Renault. Huit mois plus tard, ce fut une autre chambre-studio. J'empochais quelques petits cachets.

» Des jours durant, j'ai fait le trottoir devant la « Contrescarpe », espérant un « trou », l'absence d'un artiste. L'attente se prolongeait parfois quinze, vingt jours... Et puis, tout à coup, je suis entré dans le circuit. Le premier mois, j'ai gagné 27 francs : un cabaret à 10 francs, un à 15 et... une bonne-main de 2 francs. Je chantais dix-huit chansons dans deux salles pour quinze francs. Là, je peux

vous dire que « je l'ai rotée ». Ma femme devait travailler. Pendant cinq mois, elle a tapé la même lettre à la machine. Moi, je faisais le ménage. De mois en mois, ma situation s'est améliorée. En 1966, j'ai sorti mon premier disque. Deux ans plus tard, mes cachets suffisaient à faire bouillir la marmite. Mais « ça » a vraiment démarré en 1970. Une bonne soirée en amène souvent d'autres. Je crois pouvoir dire que j'ai beaucoup de rigueur dans mon travail. Je me suis fait une réputation à la force du poignet. »

Galas un peu partout, nouveaux disques, récitals, spectacles. Tout s'enchaîne. C'est le succès. Le sourire d'Henri Dès égaie les murs des villes et villages. Le programme de cette année ? De nouveaux enregistrements, des récitals et des tournées, surtout en Suisse.

Mais il y a encore et toujours le courage qui a poussé Dès à s'engager dans le chemin de la responsabilité totale, non seulement à l'égard de son public, mais vis-à-vis de lui-même. C'est ainsi qu'il s'est distancé du show-business, conquérant son indépendance totale, se privant même d'impresario. Question musique, il a choisi la voie de la sobriété. Plus d'arrangements modernes, pas de clinquant. Mais quelques musiciens bien choisis, des copains, qui lui font un accompagnement se mariant à merveille à ce qu'il fait sur scène. « Il s'agit d'une nouvelle vision des choses, dit-il. Mon homme-orchestre est un Valaisan ; il s'appelle Jacky Lager. Il sait jouer de tout. Et souvent il y a Freddy Balta et son accordéon, et la contrebasse de Jean-Yves Petiot... »

Cet hiver, à Château-d'Ex, Henri Dès a loué un chalet où il a donné des récitals pendant trois jours. Résultat : deux nouveaux albums enregistrés en public. Ce public qui fait fête à ce Vaudois maniant la tendresse et la gaieté avec une virtuosité toute naturelle. L'auteur - compositeur - interprète-producteur-éditeur a confiance en l'avenir. Il prépare de nouveaux « tubes ». Ses chansons ne meurent pas. Rappelez-vous : « Les hommes sont partis », « Maria - Consuelo », « Retour », « Mathilda », « Quand on revient d'ailleurs »...

Lui aussi revient d'ailleurs. Et « ailleurs » c'est encore demain, tous les lendemains de la vie.

Photos Alain Gavillet Georges Gyax

Un authentique Lausannois dans le quartier le plus authentique de Lausanne.

